

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL EN COLOMBIE

# LE TRÉSOR DU "SAN JOSÉ"

Entre 3 et 5 milliards de dollars en pièces d'or et perles gisent dans les eaux colombiennes. De quoi rembourser la moitié de la dette du pays. Comment récupérer ce pactole ?

**V**ilain destin pour un marin anglais. Finir au bout d'une potence dans un quartier sale de la banlieue de Londres après avoir sillonné les mers du Sud toute une vie au service de la Couronne. Pourtant, ses pairs, les lords britanniques, n'ont pas hésité à prononcer l'infamante sentence. En l'an 1708, l'ordre de Sa Majesté était de capturer le galion espagnol ennemi ; pas de le couler.

Triste fin pour le comte de Casa Negre. Périr si loin de sa terre d'Espagne, prisonnier de son bateau, noyé dans la mer des Caraïbes. Le capitaine du « San José » est mort vaincu ; il n'a pas su mener sa cargaison à bon port.

Deux hommes, deux empires se sont affrontés en vain. Le précieux chargement repose là, à 300 mètres de profondeur, couvert d'algues et de coraux, à 9 milles et demi de la dernière île du Rosario dans la baie de Carthagène. Et aujourd'hui encore, personne n'a pu s'en emparer. Fabuleuse épave ! A l'intérieur du « San José », 533 439 pièces d'or, le bel argent extrait des mines du Potosi, 116 coffres d'émeraudes, des caisses bourrées de perles des Antilles et tous les joyaux du trésor particulier du vice-roi du Pérou... Sans compter les cassettes personnelles des 300 passagers qui avaient fait fortune en Amérique du Sud ! Entre 3 et 5 milliards de dollars ! De quoi rembourser près de la moitié de la dette extérieure qui saigne la Colombie, et payer aux banques étrangères la totalité des intérêts pour deux ans. Par bonheur, le « San José » n'a pas dépassé les eaux territoriales du pays. L'argent est donc colombien. Six cents milliards de pesos, l'équivalent du budget national à portée de la main ? Oui, mais à condition de le saisir du bout des doigts. Le « San José » repose à la limite d'une plate-forme continentale, en équilibre instable au bord d'un abîme sous-marin. Insondable. Une mauvaise manœuvre, une maladresse et...

le trésor s'enfoncera à jamais dans les profondeurs de la mer. « Il faut traiter l'épave comme une coquille d'œuf », explique un spécialiste. Le « San José » était un superbe galion de plus de mille tonneaux. Une masse énorme à manipuler, une structure aujourd'hui fragilisée, soumise aux courants de fond. L'opération, délicate, exige un énorme matériel : navire de recherche, sous-marin principal, engins submersibles à contrôle automatique, hélicoptères et installation d'une plate-forme offshore. Trois mois de fouilles, 20 millions de dollars d'investissement, une armada technologique et un savoir-faire... Pauvre Colombie ! Le pays ne dispose même pas d'une chambre de décompression nécessaire aux plongeurs. Le gouvernement devra donc faire appel aux rares sociétés spécialisées capables de lui garantir un sauvetage prudent. Parmi elles, la Sea Search Armada, créée par un historien américain, professeur d'université en Floride, Eugene Lyon. Sans ce vieux chasseur d'épaves, le trésor du « San José » n'aurait peut-être jamais été découvert. En 1975, il décide de retrouver le galion fabuleux qui fait rêver tous les historiens.

Hiver 1708 en terre de Castille : Philippe V, roi d'Espagne, est terriblement inquiet. Depuis six ans, plus rien n'arrive de ses colonies. En plein conflit avec l'Angleterre, le « San José » représente la grande injection économique qui doit le maintenir sur le pied de guerre, le plus gros trésor jamais transporté entre l'Amérique et l'Europe. Pendant trois mois, les Espagnols ont chargé le bateau. Les dockers sont au secret,

des coffres remplis de pierres sont mêlés aux malles précieuses et seul le capitaine du bateau connaît le détail du chargement.

Eugene Lyon part à Londres et à Séville, fouille les archives et retrouve le cahier de bord du « San José ». Première certitude, le jour et l'heure de la bataille : 8 juin 1708, 16 h 30 : la flottille de onze galions, forté de 66 canons frôle les îles du Rosario. Un grand cri en haut du mât, les vigiles signalent trois navires anglais, le « Kingston », le « Portland » et « El Expedition » en embuscade dans les eaux profondes. Suprématie anglaise sur les mers ; peu avant 17 heures, avec la fin du jour, un boulet déchire la coque du « San José » au-dessous de la ligne de flottaison ; le trésor coule à pic.

Il faudra quatre années de recherches à l'historien pour reconstituer les conditions météo, la force et la direction du vent et déterminer la zone du naufrage. En mai 1980, Eugene Lyon fouille la baie de Carthagène pendant quatre mois. Echec. Enfin, le 10 décembre 1981, le sonar de bord signale une structure de bois. L'ordinateur déchiffre les données. La forme, les dimensions, la déchirure sur le flanc... Tout concorde. Le prélèvement d'un morceau de coque, son analyse dans un laboratoire texan, la comparaison avec les archives du port de Bilbao où fut construit le galion... Eugene Lyon est un homme heureux, il a retrouvé le « San José ».

« Tôt ou tard, l'affaire du « San José » sera traitée devant le Congrès, déclare le président Bettancur. Je préfère que ce soit avant le sauvetage et que toute la nation participe à la négociation. » Le président colombien dépose un projet de loi devant le Congrès pour permettre à l'exécutif de négocier le contrat de sauvetage avec une entreprise. Le 9 janvier 1983, il crée une commission des espèces naufragées.

La Sea Search Armada qui a découvert l'épave devrait conserver 5 % du produit de la découverte. La compagnie de sauvetage pourrait recevoir entre 5 et 30 %, en dehors des pièces historiques confiées au musée de la Mer à Carthagène. Le sauvetage devait durer quatre-vingt-dix jours et débuter cet été avec des conditions météo optimales. Tout est prêt mais on attend... Le projet de loi devait être approuvé dès décembre dernier. Mais si le Congrès a « commencé l'étude », il n'a pas encore conclu ! Avec les élections législatives et la dissolution du Congrès, la nouvelle Assemblée ne pourra pas se réunir avant le mois de juillet. Trop tard pour la météo. Résultat : il faudra attendre le printemps de l'année prochaine. Le journaliste de Bogota sourit, rêveur : « N'empêche, la Colombie sauvée par un naufrage... Ay dios mio ! »

JEAN-PAUL MARI

